

remplacer « comment n'y a-t-il qu'un Dieu » par « comment y a-t-il un seul Dieu »...

D'autre part, la traduction qu'E. Choisy avait donnée de l'*Histoire des dogmes* avait été suivie d'une postface de Kurt Nowak, qui en moins d'une quinzaine de pages, présentait le contexte de cet ouvrage ; dans le présent volume, la traduction du *Marcion* de Harnack est suivie de quatre contributions érudites qui totalisent deux-cent-soixante-seize pages, soit presque autant que la monographie à laquelle elles sont associées. Ces articles sont issus de communications présentées dans le cadre des séminaires et cours de M. Tardieu au Collège de France en 1997-2000 et de conférences données à l'Université de Provence en 1999.

Les deux premières études traitent de la place du travail du savant allemand dans la recherche théologique. B. Lauret, sous le titre « L'idée d'un christianisme pur », fait une utile mise au point sur Marcion avant Harnack avant de dégager la portée et les implications des thèses du savant allemand en son temps, et de s'interroger sur sa réception. À sa suite, É. Poulat, sous le titre « Harnack, Marcion et la science française », se penche sur la réception (relativement faible) qui a été celle du *Marcion* de Harnack en France dans les années qui ont suivi sa parution.

Si ces deux premières annexes sont centrées sur la figure d'A. von Harnack, les deux suivantes ouvrent la perspective au point de faire de cet ouvrage une future étude de référence sur Marcion, même pour les germanophones. Dans une brève mais novatrice étude, G. Monnot présente « Les Marcionites dans l'hérésiographie musulmane ». M. Tardieu, de son côté, offre au public une magistrale étude de plus de cent pages sur « Marcion depuis Harnack ». Après une brève présentation de la réception de l'étude de Harnack, le savant français discute successivement plusieurs problèmes posés par le marcionisme : « La Transfiguration, ou les antithèses de la colère et de la gloire », « La synagogue de Lebara », « Choses vues en Cyrhéstique : la conversion des villages marcionites », « Les marcionites ont-ils été des écologistes avant l'heure ? », « Variantes marcionites dans les Hymnes manichéens parthes de la Crucifixion : l'épisode des femmes au tombeau ». Les pages consacrées à ces différents thèmes sont l'occasion de mises au point aussi érudites que claires ; elles contiennent notamment plusieurs remises en cause, sur des points ponctuels, de la traduction du *Contre Marcion* de Tertullien proposée par R. Braun.

M. Tardieu complète sa contribution d'un « dossier bibliographique », au titre bien trop modeste. Couvrant près de soixante-dix pages, cette bibliographie recense successivement un choix des auteurs et des faits culturels marquants de 1689 à 1921, puis une liste alphabétique, brièvement commentée, des parutions sur le marcionisme, de 1921 à 2002 ; cette liste vise à l'exhaustivité (manque toutefois le chapitre que nous avons consacré au marcionisme dans *La descente du Christ aux enfers. Institutionnalisation d'une croyance*, Paris, 2000, pp. 89-106). Un répertoire thématique permet de classer les titres inventoriés dans leur ordre bibliographique, et de repérer aisément ceux qui ont trait à l'histoire de la recherche, à l'état et à l'analyse des sources, à l'exégèse et à l'histoire des textes, aux débats doctrinaux liés à la théologie marcionite, à l'Église marcionite et aux disciples de Marcion.

L'ouvrage s'achève sur un index des auteurs anciens et modernes, qui couvre l'ensemble des études réunies. Il forme un magnifique instrument de travail, qui, ne serait-ce qu'en raison du « dossier bibliographique » sur lequel il s'achève, va rapidement devenir indispensable et ne manquera sûrement pas de stimuler les études sur le marcionisme.

Rémi Gounelle.

126.16

HOURS (Bernard), éd.

**Carmes et carmélites en France du XVII<sup>e</sup> siècle à nos jours. Actes du Colloque de Lyon (25-26 septembre 1997).** Paris, Cerf, 2001, IX-477 p. (bibliogr.).

Le présent ouvrage, contenant, en vingt communications, les *Actes* du colloque de 1997 (annoncé dès le sous-titre), couvre une partie seulement de l'histoire du Carmel en France, entre le XVII<sup>e</sup> siècle et l'époque contemporaine. Comme on le sait, cet ordre d'ermites qui se réclame du prophète Élie est né au Moyen Orient et nous en est venu au XIII<sup>e</sup> siècle. Mais il n'atteint (*a posteriori* en tout cas) sa pleine stature qu'avec la réforme thérésienne et sanjuaniste, au XVI<sup>e</sup> siècle et en Espagne. C'est en 1604 que s'installèrent à Paris des carmélites déchaussées issues de la réforme déjà dite et en provenance d'Espagne ; quelques années plus tard était fondé (en 1611) le premier couvent de carmes déchaux, de même inspiration mais de provenance immédiate italienne.

La partie féminine de l'ordre, les carmélites, se consacre à la « contemplation », de façon quasi exclusive : les hommes – les carmes – aussi contemplatifs que leurs compagnes –

s'adonnent également à la prédication, à la « direction spirituelle des âmes », à la réflexion théologique et même aux missions lointaines. Les « grands carmes », médiévaux d'origine, persistent (petitement) de nos jours encore, comme c'est le cas des deux branches « déchaussées » (plus de 2000 personnes en tout et en France, dont quelque 140 hommes ou à peine plus). L'histoire de ces groupes a été marquée profondément par toutes les difficultés auxquelles tous les religieux et religieuses ont eu à faire face en France et à l'époque moderne. La Révolution les ayant supprimés – radicalement dans certains cas célèbres – et tenté de les disperser, ils se relevèrent (dès le Consulat), les carmels déchaux attirant plus de candidats que les « grands carmes », les femmes plus que les hommes. Les expulsions de religieux de la fin du XIX<sup>e</sup> et des débuts du XX<sup>e</sup> siècle n'ont pas été sans les affecter. Là encore, ils se sont relevés.

L'histoire globale du Carmel en France n'a jamais été écrite jusqu'ici. Par contre, existent des monographies nombreuses sur des couvents ou des personnages individuels. L'organisation de l'ordre privilégie en effet le niveau local. En conséquence l'archive se présente dispersée. Enfin, la quasi spécialisation de la plupart des intellectuels de l'ordre dans la théologie – spirituelle surtout – explique, pour sa part, la distance constatée entre carmel et histoire (au sens moderne et contemporain du terme). Sans aucun doute, la chronique locale et le penchant à l'hagiographie aseptisée s'y trouvent plus répandus que l'ethno-histoire... Sont-ce là les raisons pour lesquelles ce colloque de savants historiens modernes et universitaires pour la plupart a été réuni ? La question mérite d'être poursuivie, mais on n'y trouvera pas de réponses ici.

Les vingt contributions rassemblées dans le présent volume apportent des vues neuves sur bien des points et des problèmes, ne serait-ce que sur les premières années des carmélites déchaussées (OCD) en France, ou encore sur l'histoire, plus près de nous, des *Études carmélitaines*, etc. ; et on éprouve une certaine satisfaction à voir que prises au sérieux par des historiens formés, les archives du Carmel se révèlent porteuses d'histoire au « meilleur sens du terme », selon l'expression traditionnelle. On retient en particulier que des travaux sont en cours dans le sens d'une histoire globale des carmes et carmélites de France. Mais pour ce premier essai, le but ne semble pas avoir été atteint. La dispersion des thèmes traités, des époques et des lieux abordés reste en effet importante dans les travaux ici présentés. C'est au niveau local et monographique seulement

que l'on peut recevoir l'affirmation de la page 4 de couverture selon laquelle ces recherches d'histoire universitaire replacent les carmes et les carmélites – entre les XVII<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles « dans les contextes sociaux, politiques, intellectuels ou idéologiques de leur temps et renouvellent une historiographie trop cantonnée aux biographies édifiantes et aux monographies conventuelles ». Selon nous, le local et la dispersion des archives n'ont pas encore – et pour cause – été vaincus. Est-ce nécessaire, d'ailleurs, et de quelle nécessité ? La mémoire doit-elle être enlevée à ses sujets modernes et porteurs pour devenir histoire ? Et celle-ci ne peut-elle être que globale ? On craint que la globalité ne puisse se révéler à géométrie variable... « au meilleur sens du terme ».

Jean Séguy.

126.17

JACQUES (Roland).

**Des nations à évangéliser. Genèse de la mission catholique pour l'Extrême-Orient.** Paris, Cerf, 2003, 715 p. (bibliogr., caract. chinois *in texto*, index) (coll. « Droit canonique. Droit civil ecclésiastique »).

Un titre modeste. Un grand livre. Et même l'ouvrage fondamental par lequel commencer et poursuivre, à quelque niveau que ce soit, des recherches sur les missions catholiques en Extrême-Orient, des origines à l'actualité la plus récente (la bibliographie riche de 581 titres s'étend jusqu'à 2001, et l'actualisation de l'information date de juillet 2002). On y trouve en effet l'essentiel des textes légaux romains, et éventuellement autochtones, réglant siècle après siècle – à l'exception du XIX<sup>e</sup> siècle – la situation des missions, soit une foison de documents donnés en langues originales, majoritairement en latin, avec la traduction française en vis-à-vis et des notes bourrées de remarques techniques, linguistiques souvent, qui occupent une bonne moitié de chaque page (justification de la sélection opérée dans l'ample matière première, pp. 177-180 et 267-269). De sorte qu'il est bien difficile de rendre justice en quelques lignes à un travail d'une telle richesse et d'une science si solide.

L'enracinement scripturaire de l'envoi en mission, à la fois dans le Nouveau Testament et dans les trois Codes de droit canonique du XX<sup>e</sup> siècle, indique une continuité de fond à travers l'histoire de l'Église. Mais le présent exposé est aussi destiné à faire ressortir, selon les époques, les différences de conceptions, d'objectifs et de méthodes, autant dans l'élaboration des textes canoniques que dans leur interprétation (chap. 1 et 3), à commencer par